[illegible] Valentin soutint que Dieu [illegible] Valentin avec sa fa[illegible]

Pour éviter ces rencontres, qui deve[illegible] elle la province pourrait être fr[illegible] Valentin sortait peu.

Mais quelque prudent qu'il fût, il de[illegible] arrivât un jour où il se trouverait face à face avec Bérengère.

Ce fut ce qui arriva, en effet.

Il rencontra un soir, sur la place de la Gare, Clotilde et Bérengère.

Elles venaient droit à lui, en causant.

Elles ne semblaient pas la voir.

Impossible pour lui de les éviter sans faire acte d'impolitesse, presque d'impertinence.

Quand elle l'aperçut, Bérengère fit un brusque mouvement de surprise, s'arrêta une seconde, en s'appuyant nerveusement sur le bras de sa mère.

Il salua, respectueux, très troublé et passa.

Les deux femmes avaient répondu par une légère inclinaison de tête, mais il avait senti peser sur lui, un moment, le double regard de leurs grands yeux noirs étonnés et brillants.

Il continua son chemin.

Il était interdit, tout tremblant.

Son cœur battait plus vite.

Ah! comme il l'aimait, cette enfant! ... Malgré sa jalousie, malgré les mauvaises pensées!

Il avait voulu oublier, mais vainement.

Il n'avait pas vu Clotilde.

Il ne s'était occupé que de Bérengère.

Le regard échangé avait été bien rapide, et pourtant, que de choses dans ce regard!

Le sien était plein de passion, mais aussi plein de colère et plein de reproches!

Il disait:

—Vous avez manqué à la foi jurée, à vos serments, à l'amour promis..... Vous m'avez trompé..... Et je ne le méritais pas!.....

Le regard de Bérengère répondait:

—Je ne comprends pas votre colère et je ne m'explique pas vos reproches..... Je n'ai manqué à rien de ce que j'avais promis.....

Et ce regard était triste.....

Dans ce regard aussi, un reproche.... A Valentin.....? celui de n'avoir pas cru à son amour.....

Voilà pourquoi le jeune homme était si troublé.

Il se retourna vers les deux femmes et longtemps les suivit des yeux.

Elles marchaient lentement.

Elles ne causaient plus, maintenant.

La démarche de Bérengère semblait alourdie.

Et elle baissait un peu la tête.....

Valentin souffrait beaucoup, irrésolu; ne sachant quel parti prendre.

Le lendemain et les jours suivants, il passa rue du Châtelet. Mais il ne vit personne.

Ce fut au bout de huit jours seulement qu'il aperçut Clotilde et Bérengère.

La porte de l'Hôtel s'était ouverte à deux battants pour laisser passer la voiture qui sortit de la ville et prit la route de Villvaudran.

Quand la voiture eut disparu, Valentin avisa le domestique qui refermait la porte.

Il le connaissait.

Le domestique le salua.

—Arrivé trop tard, il me semble!

—Oui, M. d'Hautefort est au parquet. Quant à madame et à mademoiselle.... elles viennent de partir pour Villvaudran....

—Elles reviendront aujourd'hui?

—Assurément. Madame et mademoiselle vont au cimetière faire comme tous les mois leur visite à la tombe de Pierre Jourdan, l'ami d'enfance de mademoiselle.

—Ah! tous les mois?

—Oui, monsieur.... Si M. de Séverac veut revenir ce soir?

—Non.... pas ce soir.... je n'aurai pas le temps.

—Devrai-je dire à M. d'Hautefort que monsieur est venu?

—A personne.... c'est inutile.

—Bien, monsieur. Il sera fait comme monsieur le désire.

Au cimetière! se disait-il, en se retirant.

Était-ce l'amitié seulement qui l'y poussait?

Ah! s'il avait pu l'y surprendre, sans être vu! Il aurait peut être jugé, sur le visage de la jeune fille, de ce qui se passait dans son cœur.

Mais arriverait-il avant elles? Aussitôt qu'elles?

Et une fois arrivé, comment ferait-il?

Il revint chez lui en toute hâte, monta à cheval et partit au galop pour Villvaudran.

Il laissa un cheval à l'auberge.

Il demanda à l'aubergiste:

—Avez-vous vu passer Mme d'Hautefort et sa fille?

—Oui.

—Elles sont allées au cimetière?

—Pas encore. Elles se sont rendues directement au château, comme elles font quelquefois. Ce n'est sans doute qu'en retournant à Orléans; qu'elles s'arrêteront au cimetière.

—J'ai le temps, se dit-il.

Et il traversa le village à pied.

Le cimetière était en dehors, à quatre mètres environ des dernières maisons, entouré d'un mur qui tombait en ruines sur certains points.

Cela formait des brèches par lesquelles il pouvait entrer et sortir à volonté et d'où il pouvait, dans tous les cas, regarder sans être vu.

Point de monuments dans le cimetière.

A peine, de-ci delà, quelques pierres tumulaires.

Des sapins à profusion, droits et tristes, ombrageaient les tombes.

Où était parmi celles-ci la place de Pierre Jourdan?

Il ne le savait.

Il attendit, guettant la route qui mène au château.

Un soleil superbe faisait éclater la blancheur poudreuse de la route.

La nature était appesantie, comme mourante.

Les oiseaux ne chantaient pas.

Et pas un souffle d'air ne faisait ondoyer autour de lui les moissons presque mûres.

Tout à coup, dans le lointain, un nuage de poussière.

C'est la voiture, sans doute!

Le nuage se rapproche, et il ne se trompe pas.

C'est la voiture de Mme d'Hautefort.

Clotilde et Bérengère entrent par la grille.

Il se dissimule derrière le mur et reste attentif.

La voiture s'arrête devant la grille.

Clotilde en descend la première.

Puis, c'est Bérengère. Et celle-ci tient à la main un énorme bouquet.

Elles entrent. Elles avancent lentement, recueillies, sous les sapins, entre les rangées de tombes.

Elles vont là-bas, tout au bout du cimetière, vers l'endroit où le mur écroulé laisse apercevoir un coin de la campagne ensoleillée.

C'est là que se cache Valentin.

Il les suit du regard. Il ne perd aucun de leurs mouvements. Mais c'est Bérengère surtout qu'il examine.

Elles viennent d'arriver auprès d'une tombe très simple.

Sur la tombe, une croix de marbre portant une inscription.

Et autour des bras, suspendus, des couronnes.

Des fleurs sont plantées de chaque côté de la tombe, aussi.....

Et dans un vase, au pied de la croix, Bérengère place le bouquet.

Puis elle s'agenouille avec sa mère.

Et toutes deux, ayant fait le signe de la croix, se mettent à prier longuement.

Les lèvres de Bérengère ne murmurent aucune parole. Elle prie mentalement.

Et lui, les yeux ardemment fixés sur elle, cherche à deviner la pensée de la jeune fille.

Prie-t-elle pour celui qu'elle a aimé d'amitié?

Prie-t-elle pour celui qu'elle a aimé d'amour?

Ce visage laissera-t-il enfin deviner le secret de l'âme?

Elle est pâle..... et pourtant il semble à Valentin qu'elle est moins fatiguée qu'autrefois, six mois auparavant.

Seulement, en elle, toujours un grand air d'abattement.

Et ses yeux humides, au souvenir de celui qui n'est plus, laissent échapper des larmes.

Pleure-t-elle sur son amour?

—Je n'ai rien à ajouter!

Elle avait parlé sans colère, plutôt avec bonté.... une bonté dans laquelle il sentait à la fois de la fierté et de la tristesse.

Il comprit qu'il ne pouvait rester davantage.

Il sortit.

—Que croire? M'aime-t-elle toujours? Il fut encore plus malheureux les jours suivants.

C'est que, maintenant, s'il se présentait de nouveau à l'hôtel d'Hautefort, ce ne pouvait être que pour dire à Bérengère qu'il avait tout oublié, que rien ne venait plus ébranler sa confiance en elle.....

Mais de cela, du moins en ce moment, il se sentait incapable.

Et il l'aimait plus que jamais, parce qu'il avait peur de l'avoir blessée par un soupçon injuste.

II

—Reviendra-t-il?

Voilà ce que Bérengère, de son côté, se demandait.

Et les journées lui paraient longues.

Et chaque jour écoulé lui enlevait un espoir.

[illegible] Elle attend. Elle veut être là si Valentin se décide.

Une après-midi, elle entend sonner à la porte de l'hôtel.

Elle se précipite à la fenêtre, entr'ouvre les rideaux, regarde.

C'est lui!

Il entre. Bientôt le domestique l'annonce. Bérengère est seule, mais sa mère est chez elle. Daniel est au Palais.

La porte du salon s'ouvre.

Valentin, tremblant, n'ose avancer.

Il regarde timidement Bérengère qui sourit, pourtant, et qui l'encourage.

Elle lui tend les mains.

Alors il se rapproche et dit:

—Bérengère..... Je vous demande pardon.....

Elle ne répond pas, tout d'abord. Elle regarde son fiancé avec bonheur.

Elle l'a retrouvé enfin. Il est revenu. Son sourire pardonne. Elle n'a pas besoin de parler.

Mais lui, inquiet, veut l'entendre.

Il insiste:

—Pardon, Bérengère, pardon!

—Ainsi, vous avez confiance?

—Oui.

—Vous me le jurez?

—Je vous le jure.

—Jamais plus vous ne douterez de moi?

—Jamais.

Elle le considère silencieusement. Elle paraît heureuse.

Tout à coup elle dit:

—Attendez-moi.

Elle sort en courant, reste quelques minutes partie et revient avec sa mère.

—Venez, Valentin.....dit-elle, subitement sérieuse et triste.

—Oh donc me conduisez-vous?

Elle ne répond pas. Elle dit seulement de nouveau;

—Venez!

Ils descendent. Clotilde les suit.

Dans la cour la voiture est attelée.

Les deux femmes y montent. Bérengère fait signe à Valentin de se placer devant elles. Il obéit.

Et la voiture prend la route de Villvaudran.

Le soleil brille ce jour-là encore. La nature est en fête.

Où le mènent elles donc, ces deux silencieuses?

A Villvaudran, la voiture traverse tout le village et passe devant la petite maison jadis habitée par Jourdan.

Bérengère très pâle, des larmes tout près des paupières. Il la regardée, cette maison de son ami d'enfance.

Elle paraît avoir oublié Valentin.

Devant le cimetière elles descendent.

Et Bérengère prend la main de son fiancé.

Elle l'entraîne, vers la tombe fleurie où repose l'héroïque jeune homme.

Il se laisse faire.

Il a compris.

Bérengère et Clotilde s'agenouillent. Lui reste debout, la tête inclinée. Bérengère ne cache pas ses larmes. Et lui, ému, se se souvient plus maintenant que de ce que fut Jourdan.

C'est Jourdan qui a dénoué cette situation sans issue, qui a sauvé du scandale et du déshonneur la noble famille des d'Hautefort!

C'est grâce à lui que Séverac a recouvré l'honneur, car jamais Valentin ne se fût décidé à livrer Clotilde pour réhabiliter son père.....

Et il a été jaloux de ce sacrifié!

Il ne s'est plus souvenu du sacrifice, il ne s'est rappelé que l'idéal amour qui l'avait inspiré.....

Et il avait cru que Bérengère avait répondu à cet amour.

Et pendant qu'il rêve ainsi, Bérengère prie toujours.

Elle prie et, dans ses prières, croit entrevoir, sous l'amas de terre qui recouvre le corps, le sourire suprême de Jourdan, ce sourire dont elle avait surpris le secret, compris l'éloquence, ce sourire qui était pour elle et rien que pour elle.

Elle le voyait, ce sourire, distinctement.....et il lui apparaissait, à cette minute, transformé. Il était presque divin.

Détaché de l'amour humain, il encourageait et fortifiait. Il disait:

—Aime-le sans crainte, abandonne-toi à ton amour....Je sais que tu ne m'oublieras jamais.....

Elle se lève.

Elle se retourne vers Valentin.

Celui-ci a les yeux pleins de larmes.

Et devant Clotilde émue, sur la tombe fleurie de Jourdan, ils se tendent la main et échangent cet aveu qu'depuis longtemps n'était pas sorti de leurs lèvres:

—Bérengère, je vous aime.

Et Bérengère, très bas, répond:

—Je vous aime!

Le mariage fut célébré quelques mois après.

Chavarot, le notaire, y assistait, heureux du bonheur de ces êtres qu'il aimait et auxquels il aurait voulu, jadis, épargner tant de tristesses.

Sur la prière de Valentin, il avait repris à son service le père Barabas.

Celui-ci est toujours pieton à l'Elysée-Montmartre. Il n'a point pardonné à Victor Leroy ses huîtres et son sauterne.

Lorsque les clercs de l'étude l'interrogent, par méchanceté, sur Lafistole, le vieux devient rageur, mais il pense aussitôt qu'il a tenu tête à la préfecture de police tout entière et que la préfecture s'est avouée vaincue.

—Je l'ai enfoncée! répète-t-il.

Et cela le console.

FIN.

M.... déteste les questionneurs et cherche à guérir une personne qui l'intéresse, de sa manie de demander sans trêve: "Pourquoi?"

"Pourquoi?" demande alors instinctivement la personne.

"Parce que, mon enfant, cela ennuie les gens interrogés quand ils ne savent pas.... et, quand ils savent, cela embête les autres."

En police correctionnelle.

Le président à un voyou qui vient d'encaisser deux ans de prison:

—Vous n'avez rien à ajouter?

—Non, mon président, je retrancherais plutôt.

THE FIREMEN'S INSURANCE COMPANY

OF NEW-ORLEANS.

(Compagnie d'Assurances des Pompiers de la Nlle-Orléans.)

Bureau: No 49 rue du Camp.

SEIZIEME ETAT DE SITUATION ANNUEL.

CETTE Compagnie, conformément à l'Article 10 de sa Charte, publie l'état suivant de ses affaires durant l'année finissant le 31 décembre 1890:

Primes reçues pour risques d'incendie	$ 79,660 71
Ajoutée: primes non acquises pour 1889	20,006 67
	$ 99,667 38
A déduire:	
Pertes payées nettes	$20,545 94
Réassurances	6,649 52
Primes remboursées	6,240 00
Commission et courtage	3,205 02
Dépenses, généraux, moins escompte et intérêt	15,865 24
	$ 52,506 71
	$47,160 67
Réservé pour pertes non ajustées	6,010 00
Réservé pour primes non acquises pour 1890	19,915 20
Dix pour cent d'intérêt sur le stock pour l'année	14,953 36
Au fonds de réserve	6,282 11
	$ 47,160 67

ACTIF.

Billets d'actions pour capital	$ 1,281 18
Prêts sur dépôts de titres (collateraux) et hypothèques	175,061 62
Billets à recevoir	1,805 42
Propriétés foncières	15,000 00
Argent en banque et comptant	41,886 71
Primes en cours de collection	43,272 15
Meubles de bureau et accessoires	5,131 93
	$283,458 01

PASSIF.

Capital-actions	$150,000 00
Réservé pour pertes non échues	6,010 00
Réservé pour primes non acquises pour 1890	19,915 20
Intérêt et dividendes, fonds de réserve et surplus	107,532 81
	$283,458 01

L'exposé ci-dessus est une copie vraie et correcte des livres de la Compagnie d'Assurances des Pompiers de la Nlle-Orléans.

I. N. MARKS, Président.
R. H. BENNERS, Secrétaire.

Fait et signé sous serment pardevant moi, 21e jour de janvier 1891.

W. O. HART, Notaire.

Nouvelle-Orléans, 21 janvier, 1891.

A une réunion du Conseil de Direction, tenue ce jour, il a été résolu de payer l'intérêt sur le mistriel de CINQ POUR CENT sur demande.

I. N. MARKS, Président.
OTTO THOMAN, Vice-Président.
R. H. BENNERS, Secrétaire.

Conseil de Direction.

H. H. Bierhorst, A. H. Isaacson,
Peter Blatas, I. N. Marks,
P. Doerr, A. H. Howard,
H. Ellermann, Jacob Schoen,
Jno. Everett, J. H. Schiermann,
P. Regan, Otto Thoman,
John Fitzpatrick, George Zetzsche,
C. Taylor Gauche.

Séjour—4 ans.

BIBLIOTHÈQUE

MADAME

—LA—

CONNÉTABLE.

—PAR—

PAUL SAUNIÈRE.

PREMIÈRE PARTIE.

CADET DE FAMILLE.

I.

LE SAUVETAGE.

Ils sont réellement à plaindre ceux qui pourraient connaître, et ne connaissent pas, cette adorable partie de notre littoral que découpe si capricieusement le flot de la Méditerranée.

Tout, en cet admirable pays, est un sujet d'admiration et d'étonnement pour le regard déconcerté du voyageur. Rien n'y ressemble au reste de la France: ni le ciel presque éternellement limpide, ni le soleil éblouissant de clarté, ni la végétation, incroyablement vivace et toujours verdoyante; d'arbres et d'arbustes dont la frondaison et les formes étranges se détachent avec tant de vigueur du sol lumineux qui leur prodigue ses inépuisables trésors.

Dans ce bizarre enchevêtrement d'oliviers, de pins-parasols, de palmiers, de magnolias, de bananiers, de chênes-verts, de cocotiers, de caroubiers, de lauriers, d'agaves, de figuiers de Barbarie, de plantes de toute essence, qui poussent, sans soucl du jardinier, au milieu des oasis les plus fertiles comme des rochers les plus arides, dans ce ciel bleu, dont aucun nuage ne ternit l'azur immaculé, dans l'intensité de lumière dont le soleil inonde l'espace, dans le miroitement chatoyant de cette mer transparente, qui en reflète les rayons d'argent, d'or et de pourpre, dans ce flot paresseux qui vient mollement expirer à vos pieds, il y a comme un avant-goût des merveilles, de la morbidesse, des trésors et des parfums de l'Orient.

Certes, à l'époque où se passent les événements que nous allons raconter, c'est-à-dire en mai 1672, cette magnifique contrée n'était pas aussi bien peignée qu'elle l'est à présent.

Ses habitants seuls en goûtaient les bienfaits, sans se douter eux-mêmes qu'ils fussent des privilégiés, ni qu'ils pussent devenir pour d'autres un sujet d'envie. Très peu de curieux en avaient parcouru les rares chemins et admiré les magnificences.

Le littoral méditerranéen était loin de ressembler alors à ce que les chaises de poste, les diligences, les chemins de fer surtout, en ont fait aujourd'hui. De Marseille à Vintimille, ce n'était pas une route rangée sous fin de blanches villas, dont les terrasses dominent la mer et dont les jardins luxuriants étalaient devant les yeux confondus leurs étonnantes richesses.

C'était plus sauvage, assurément, mais, pour être moins joli, ce n'en était pas moins beau. Les mêmes arbres, les mêmes plantes, mêlés en un inextricable feuillis de forêt vierge, s'étalaient sur le sol ou s'élançaient dans les airs avec une puissance désordonnée, que la main de l'homme n'essayait pas de contenir, et qui faisait surgir de terre des paysages étranges, au milieu desquels il eût été difficiles de se frayer un passage.

C'est pourtant dans ce pays si peu fréquenté que s'était arrêté, depuis quelques jours, un jeune gentilhomme absolument inconnu dans la contrée, et c'est à La Ciotat qu'il avait élu domicile, dans l'unique auberge décente qui occupât en ce temps-là le beau milieu du quai.

Quoique La Ciotat soit en effet un petit port de mer sans importance, la ville est bien bâtie, d'aspect réjouissant et parfaitement située. Par malheur, elle est trop voisine de Marseille, dont cinq ou six lieues au plus la séparent, pour pouvoir prendre jamais un développement bien considérable.

Encore n'avait-elle pas, à cette époque, la moitié des huit mille habitants qu'elle compte aujourd'hui.

Aussi était-ce probablement son calme et sa situation qui avaient décidé le jeune voyageur à y séjourner pendant quelque temps.

On s'était informé de lui auprès de maître Lagache, le propriétaire du *Soleil d'Or*, qui jouissait d'une grande considération dans le pays pour la façon exceptionnelle dont il confectionnait la bouillabaisse, et l'on avait appris que ce jeune étranger se nommait le vicomte Didier de Marsan.

C'était du reste tout ce que l'on savait. On estimait qu'il devait être âgé de vingt-six ans, tout au plus, et l'on professait pour lui le plus grand respect, parce que sa belle figure avait une expression de mâle énergie, qu'il portait fièrement l'épée qui lui battait les flancs, parce qu'enfin, sous ses superbes habits, on devinait un gaillard bien bâti, solidement musclé, avec lequel il eût été imprudent de se mesurer.

Il n'avait cependant jamais fait parade de la force dont il paraissait doué.

Au contraire, il se promenait, toujours seul, tantôt contemplant l'admirable panorama qui se déroulait sous ses yeux, tantôt s'arrêtant à l'ombre d'un arbre ou d'un rocher, le front dans la main, abîmé dans des réflexions profondes, immobile, sans que rien parvînt à le distraire de sa rêverie.

Puis, tout d'un coup, comme mû par un ressort, il se levait, poussait un profond soupir et reprenait lentement le chemin de La Ciotat.

Ainsi que tous les désœuvrés, quand ils se trouvent dans un port de mer, c'était vers la jetée qu'il dirigeait le plus souvent sa promenade. Presque tous les jours, le matin, en se levant, et le soir, avant de se coucher, il assistait au départ ou au retour des barques de pêche dont le petit port était encombré.

Le soir, principalement, assis sur un des canons hors d'usage autour desquels les bateaux raidissaient leurs amarres, il restait des longues heures à contempler le ciel, la mer, l'horizon sans limites. Que de fois la nuit l'avait surpris dans cette muette contemplation! que de fois d'un pas lent, fatigué, presque machinal, il avait regagné le *Soleil d'Or* à l'heure où maître et valets étaient depuis longtemps couchés!

—Bien sûr, ce jeune gentilhomme doit avoir quelque gros chagrin sur le cœur.... disait sentencieusement maître Lagache.

Or, dans la soirée du 29 mai, Didier, comme à l'ordinaire, se promenait sur la jetée en attendant l'heure du souper.

Autour de lui les pêcheurs embarquaient bâtivement leurs interminables filets et les provisions de bouche que leurs prudentes ménagères avaient préparées, puis les uns après les autres ils s'éloignaient, hissant gaîment leur voile que la brise de terre gonflait aussitôt.

Le jeune gentilhomme assistait distraitement à ce spectacle familier.

Le soleil venait de disparaître à l'horizon, qu'il embrasait de ses derniers rayons, et Didier, qui n'y était pas encore habitué, s'émerveillait de l'incroyable variété de tons dont se colorait la montagne, à mesure que l'obscurité naissante en envahissait les contours. Le gris, le bleu, le rose, rouge, le violet s'y confondaient en une harmonie diffuse dont aucun pinceau ne saurait rendre la douceur. Les ombres et les lumières se détachaient des arbres verts, des anfractuosités du rocher, avec des intensités étranges dont une sorte de vapeur bleuâtre atténuait les oppositions et semblait envelopper la montagne d'une gaze impalpable.

Sur mer le tableau n'était pas moins attrayant. Le ciel sans nuage allumait peu à peu vers l'Est ses innombrables étoiles, tandis que le rouge de l'Occident s'éteignait insensiblement, et ne projetait plus qu'une lueur douteuse sur la crête des lames qu'une brise embaumée faisait frissonner.

Tous les bateaux de pêche s'étaient éloignés.

En vue de la Ciotat, il ne restait qu'un brigantin, qui, faute de vent, s'immobilisait là depuis plusieurs heures.

Les pêcheurs, qui ont pour les choses de leur métier un coup d'œil infaillible, avaient affirmé que ce brigantin était italien et se dirigeait sur Marseille.

Il y avait en effet plus de trois heures que le petit navire était en panne, attendant une risée favorable, quand le vent de terre se leva et lui permit enfin de se dégager.

Aussitôt il s'orienta et fit route d'abord sur Marseille; puis il vira subitement sur tribord et mit le cap sur La Ciotat, dont il n'était éloigné que de deux ou trois milles.

Probablement ceux qui le montaient étaient pressés de toucher terre et ne se souciaient point de passer en mer une partie de la nuit pour atteindre Marseille.....

Didier, dont ce nom avait d'abord attiré l'attention, avait fini par le perdre de vue. Debout sur la jetée, si près de l'eau que la pointe de ses souliers dépassait l'arête du quai, il contemplait avec une effrayante fixité l'eau profonde dans laquelle se reflétaient déjà les premières ombres de la nuit.

On aurait juré que le gouffre exerçait sur lui une fascination insurmontable et qu'en y plongeant ses regards il se disait

[illegible] Didier le remarqua [illegible] qui avait pris le parti d'atterrir à La Ciotat.

Il arrivait, il était arrivé. A la hâte les matelots carguaient les voiles. Un canot avait été mis à la mer, deux hommes y avaient embarqué et se dirigeaient vers le quai, pour y porter l'amarre qu'on leur avait jetée.

Par découvrement, plutôt que par curiosité, Didier, qui allait s'éloigner, demeura pour saisir à la manœuvre et voir quels personnages étaient à bord de ce bâtiment. Car il n'y avait pas à s'y tromper: ce n'était ni un navire de commerce ni un caboteur que ce brigantin.

A la corne de misaine flottaient encore les couleurs italiennes, mais aucune marchandise n'encombrait le pont, dont l'extrême propreté indiquait le soin qu'on en avait pris pendant la traversée.

Evidemment ce navire avait été affrété par un particulier qui se rendait en France et qui, n'ayant pas la patience de prolonger jusqu'à Marseille, s'était décidé à s'arrêter à La Ciotat.

Didier ne se trompait pas. Tandis que les matelots étalaient à quai leur amarre et halaient de toute leur force pour permettre au bâtiment d'accoster, deux tout jeunes gentilshommes étaient montés sur le pont et se préparaient à débarquer.

Bien qu'il fût plus de huit heures, la nuit n'était pas encore assez épaisse pour les dérober aux regards de Didier.

Sans doute il ne distinguait pas parfaitement leurs traits, mais il les voyait assez pour juger qu'ils étaient jeunes, de taille moyenne et très élégamment habillés.

Debout, derrière eux, se tenait un homme de cinquante ans environ, qui surveillait avec sollicitude une caisse péniblement chargée, que deux matelots avaient montée de l'entrepont.

Cet homme, d'aspect vénérable, ne portait aucune livrée. Cependant à son attitude respectueuse, au ton dégagé sur lequel les deux jeunes gens lui donnaient leurs instructions, il était aisé de deviner qu'il s'agissait d'un vieux serviteur, à l'expérience duquel leurs parents avaient vraisemblablement confié la jeunesse des deux gentilshommes.

Tandis que Didier les examinait, le brigantin n'était rapproché, mais en dépit des efforts des matelots qui halaient sur l'amarre, il ne parvint pas à accoster. Trois ou quatre brasses le séparaient encore du quai, lorsque le capitaine s'aperçut que son navire touchait et qu'il lui serait impossible de se ranger plus près.

Pour permettre à ses passagers de débarquer, il se décida à jeter du bord de son bâtiment à quai une large passerelle faite d'une épaisse planche de sapin; puis, après l'avoir solidement assujettie, il fit signe aux deux jeunes gens de suivre ce chemin périlleux.

Ils s'avancèrent jusqu'à la lisse du navire, mais, au moment de poser le pied sur la passerelle, ils hésitèrent.

Enfin l'un d'eux prit résolument son parti, s'élança et, quoique la planche fléchît légèrement sous son poids, atteignit le quai sans encombre.

La vue de ces oscillations, du passage étroit sur lequel il allait s'engager, redoubla les hésitations de son compagnon de voyage. Cependant il voulut payer d'audace, fit hardiment deux ou trois pas.... mais il sentit la planche fléchir, s'arrêta, se replia sur lui-même et se prit à trembler.

Seul sur ce chemin fragile, effrayé par le vide au milieu duquel il se trouvait, par le clapotement de l'eau, par l'obscurité, il voulut revenir sur ses pas, malgré les encouragements du capitaine; mais dans le mouvement que tenta le pauvre garçon pour se retourner, la planche oscilla de nouveau, il perdit la tête, chancela de droite à gauche, sans parvenir à conserver son équilibre, et finit par tomber.

Son camarade poussa un cri perçant qui fit dresser l'oreille à Didier.

A peine l'a-t-il vu, la chute du corps s'était elle fait entendre, que capitaine et matelots s'étaient précipités à la fois sur le pont pour y saisir un agrès. L'un accourut avec un filin, l'autre avec une vergue, celui-ci avec une chaîne, celui-là avec une bouée qu'il jeta au naufragé.

—Par ici! par ici! lui criaient-ils à la fois.

Mais le pauvre petit gentilhomme n'entendait et ne voyait rien. Il se débattait, patangeait, soufflait bruyamment et, chaque fois qu'il voulait ouvrir la bouche pour appeler à son secours, avalait une abominable gorgée d'eau. Tout bonnement il se noyait, sans que personne songeât à lui venir en aide.

Didier, voyant que le capitaine et les matelots continuaient platoniquement à appeler le pauvre garçon, sans lui venir plus efficacement en aide, jeta bas son habit, décrocha son épée et sauta dans la mer.

Saisissant dans ses bras l'adolescent, il le soutint et l'encouragea de la voix jusqu'à ce qu'il eût réussi à lui attacher sous les bras la corde dont il s'était emparé.

Alors on hissa le jeune gentilhomme sur le pont, tandis que Didier, saisissant la chaîne, s'enlevait de son côté à la force du poignet le long des flancs du navire.

Il mettait le pied sur le pont en même temps qu'on détachait la corde à laquelle était suspendue la victime de cet accident.

Le malheureux jeune homme ne donnait plus signe de vie.

Aussi Didier, jugeant qu'on ne lui donnerait jamais à bord les soins que réclamait son état, enleva dans ses bras le corps frêle de l'adolescent et, d'une haleine, sans s'occuper s'il était suivi, le transporta chez maître Lagache, le monta dans une chambre et se mit en devoir de le déshabiller.

Déjà il avait défoncé sa cravate de dentelles et commençait à déboutonner son gilet, lorsque arriva, tout essoufflé, son compagnon de voyage.

Voyant à quelle besogne le vicomte s'était attelé, il se précipita au secours de son ami avec une vivacité mêlée de terreur et de sourde colère.

—Un instant, dit-il, je ne souffrirai pas que nul autre que moi touche à un cheveu de ce jeune cavalier.

A ces mots, il repoussa brusquement le vicomte et, se plaçant résolument devant le corps inanimé de son camarade:

—Je vous prie de nous laisser, monsieur, dit-il d'un ton suppliant.

Didier, un moment interdit, essaya de résister.

—Mais nous ne serons pas trop de deux pour le rappeler à la vie, lui-il observer.

—Je ferai ce qu'il faudra, monsieur, soyez en certain. Quant à vous, si vous tenez absolument à vous rendre utile, il serait beaucoup plus urgent d'envoyer chercher un médecin.

—Puisque que vous l'exigez, monsieur, je vais me retirer, mais vous serez responsable....

—De tout ce qu'il en pourra résulter, oui, monsieur, interrompit le jeune seigneur avec vivacité, mais, de grâce, laissez-nous!

Didier n'osa pas insister et s'éloigna.

Après avoir donné l'ordre qu'on allât chercher le docteur et qu'on l'amenât sur-le-champ, il monta dans sa chambre afin de changer de vêtements.

Nou pas qu'il eût froid, grand Dieu! A la fin de mai, dans ce pays-là, un bain de mer n'avait rien que de très normal. Et puis, il s'était donné tant de mouvement, avait couru si fort pour regagner le *Soleil d'Or*, qu'il était en nage au moment où il pénétra dans sa chambre.

Il ne se pressa donc pas pour procéder à sa toilette. Bien plus, à diverses reprises, il s'arrêta, songeur et visiblement intrigué.

A coup sûr dans l'aventure dont il venait d'être le héros, il y avait quelque chose qui le préoccupait.

Pourquoi ce jeune gentilhomme l'avait-il forcé de quitter la place, au lieu d'accepter les soins désintéressés qu'on lui offrait?

Il avait donc intérêt à se cacher? Il avait donc pour qu'on ne surprît le secret dont il voulait s'entourer?

Quel secret?

Didier se souvint alors du cri qu'avait poussé le jeune cavalier, au moment où son camarade était tombé dans l'eau.

Involontairement, au moment de se jeter à la mer, le vicomte s'était retourné. Ce cri, il lui avait semblé que c'était une voix de femme qui l'avait poussé!

Et maintenant que cette particularité se représentait à son esprit, le court entretien qu'il venait d'avoir avec ce jeune homme le ramenait à cette première idée.

Oui, cette voix qui avait frappé son oreille, tour à tour mensuante, criaintive, suppliante, ce n'était pas une voix d'homme, ce n'était pas même la voix d'un adolescent de l'âge et de la taille que cet imberbe jouvenceau paraissait avoir.

Certainement, c'était une femme.

Mais alors l'autre.... son compagnon de voyage.... celui que Didier avait arraché à une mort presque certaine....

De nouveau il rassembla ses souvenirs. En pressant dans ses bras ce corps inerte, il s'était étonné des rondeurs que ses mains avaient effleurées, de la finesse des extrémités, de la souplesse de ces membres qu'il enveloppait de sa vigoureuse étreinte.

Était-ce donc une femme aussi!

A continuer.

AU BON MARCHÉ

NOUVEAUTÉS

PARIS — MAISON ARISTIDE BOUCICAUT. — PARIS

Magasins de Nouveautés réunissant dans tous leurs articles le choix le plus complet, le plus riche et le plus élégant.

Le système de vendre tout à petit bénéfice et entièrement de confiance est observé dans les Magasins du **BON MARCHÉ.**

La Maison du **BON MARCHÉ** a l'honneur d'informer les Dames que son *Catalogue des Nouveautés de la Saison d'Été* vient de paraître, et qu'il est envoyé, *franco*, aux personnes qui en font la demande. Elle expédie également, dans tous les pays, sur demande et *franco*, des échantillons variés de ses tissus, ainsi que des albums de ses modèles d'articles confectionnés.

En raison de l'accroissement constant de ses affaires, la Maison du **BON MARCHÉ** possède des assortiments considérables en: Soieries, Lainages unis et de fantaisie, Toiles; Costumes, Confections, Chapeaux, Vêtements et Chaussures, pour Dames, Hommes et Enfants, Bonneterie, Cheminées, Tronseaux, Ameublements, Tapis, Articles de Voyage, Articles de Paris, Gants, Dentelles, etc., et il est reconnu qu'elle *offre du très grands avantages tant au point de vue de la qualité* que du *bon marché* réel de toutes ses marchandises.

La Maison du **BON MARCHÉ** fait des Expéditions dans le monde entier et correspond dans toutes les langues.

Le **BON MARCHÉ** (*Paris*) n'a ni Succursale, ni Représentant, et prie ses clients de se mettre en garde contre les marchands qui se servent de son titre.

Les *Magasins* du **BON MARCHÉ** sont les plus grands, les mieux agencés et les mieux organisés du monde; ils renferment tout ce que l'expérience a pu produire d'utile, de commode et de confortable, et sont, à ce titre, une des *curiosités de Paris*.

L'ABEILLE

—DE LA—

Nouvelle-Orléans

—AVEC UNE—

EDITION HEBDOMADAIRE

PARAISSANT

—LE—

SAMEDI MATIN,

ABONNEMENTS:

ÉDITION QUOTIDIENNE.

UN AN	$12 00
SIX MOIS	6 00
TROIS MOIS	3 00
UN MOIS	1 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

UN AN	$3 00
SIX MOIS	1 50
QUATRE MOIS	1 00
UN MOIS	25

On s'abonne à la semaine avec les porteurs et les marchands de journaux.

L'ABEILLE,

Fondée le 1er septembre 1827, est le plus ancien journal quotidien de la Louisiane et du Sud-Ouest.

Elle est lue par toute la population franco-louisianaise et est conséquemment, au point de vue des annonces, un excellent organe de publicité.

Elle est reçue non-seulement dans toutes les paroisses créoles de la Louisiane, mais dans les Etats voisins, au Mexique, aux Antilles, en Europe, partout enfin où on lit le français et où on s'intéresse aux affaires de notre pays.

L'ABEILLE

Publie tous les jours, en outre des matières politiques, littéraires et locales:

Des Dépêches Télégraphiques complètes de tous les points des Etats-Unis et de l'Etranger;

Un Bulletin Maritime;

Une Liste des Navires en partance dans les ports étrangers et américains pour la Nouvelle-Orléans;

Une Liste des Navires dans le port de la Nouvelle-Orléans;

Un Bulletin Financier;

Un Bulletin Commercial;

Les heures de départ et d'arrivée des trains de chemins de fer;

Les jours de départ des bateaux à vapeur.

Bureaux et Ateliers,

73.....CHARTRES.....73

AMUSEMENTS.

ROBINSON'S MUSEUM & THEATRE

Convention des Vieux Temps, Spinners, Doll Castille, Jap Magician, Red Lake vocalists, James Bellina, danseur et chanteur juvénile, Lucel Patricolo, artiste d'accordéon, Clark Glide Comedy Company et Kawakami et femme, Japanese Broad Sword Exposés. 10 avril—

ANNONCES JUDICIAIRES.

VENTES PAR LE SHERIF.

ANNONCE JUDICIAIRE.

Vente d'Intérêt dans un Procès, etc.

A. Holstein vs Alf. Pierson & John Moylan.

COUR CIVILE DE DISTRICT POUR LA Paroisse d'Orléans.—No 31,413.—En vertu d'un writ de Fieri Facias contre Alfred Pierson, à moi adressé par l'Honorable Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, dans l'affaire ci-dessus spécifiée et intitulée, je, le soussigné, Shériff de la dite Paroisse, ai saisi et vendu à la Bourse des Encanteurs, Nos